



De Turquie, de Russie et d'ailleurs. Transfaires d'empire

Olivier Bouquet

► **To cite this version:**

Olivier Bouquet. De Turquie, de Russie et d'ailleurs. Transfaires d'empire. European Journal of Turkish Studies [Online], 2016. halshs-02136108

HAL Id: halshs-02136108

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-02136108>

Submitted on 21 May 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



European Journal of Turkish Studies

22 (2016)
Transfaires d'empire

Olivier Bouquet

De Turquie, de Russie et d'ailleurs

Transfaires d'empire

Warning

The contents of this site is subject to the French law on intellectual property and is the exclusive property of the publisher.

The works on this site can be accessed and reproduced on paper or digital media, provided that they are strictly used for personal, scientific or educational purposes excluding any commercial exploitation. Reproduction must necessarily mention the editor, the journal name, the author and the document reference.

Any other reproduction is strictly forbidden without permission of the publisher, except in cases provided by legislation in force in France.

revues.org

Revues.org is a platform for journals in the humanities and social sciences run by the CLEO, Centre for open electronic publishing (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Electronic reference

Olivier Bouquet, « De Turquie, de Russie et d'ailleurs », *European Journal of Turkish Studies* [Online], 22 | 2016, Online since , Connection on 11 July 2016. URL : <http://ejts.revues.org/5349>

Publisher: European Journal of Turkish Studies

<http://ejts.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document available online on:

<http://ejts.revues.org/5349>

Document automatically generated on 11 July 2016.

© Some rights reserved / Creative Commons license

Olivier Bouquet

De Turquie, de Russie et d'ailleurs

Transfaires d'empire

Actualité des matières à transfaires

- ¹ Le 1^{er} décembre 2014, V. Poutine est conduit à bord d'une limousine blindée au nouveau palais présidentiel d'Ankara. R. T. Erdoğan lui fait les honneurs du gigantesque bâtiment néo-ottoman constitué de plus de 1 000 pièces, renommé « Ak Saray », le Palais blanc, par la presse et l'opposition. Entre les deux chefs d'État, les différends sont vifs et multiples (de l'occupation de la Crimée au dossier syrien). Mais ils sont tempérés par la convergence d'intérêts communs (la coopération énergétique notamment) et le refus d'une domination occidentale bilatéralement dénoncée. Le 23 septembre 2015, c'est au tour de R. T. Erdoğan de rendre visite à son homologue russe. À Moscou, il inaugure aux côtés de Mahmud Abbas une imposante mosquée (46 mètres de hauteur, une coupole de 27 mètres de diamètre, un financement de 170 millions de dollars). C'est la plus grande d'une ville qui compte pas moins de deux millions de musulmans. Elle est située sur l'emplacement du précédent édifice, rasé en 2011 sur décision (particulièrement controversée) des autorités religieuses russes. Dans leurs discours respectifs, V. Poutine et R. T. Erdoğan articulent coopération culturelle, protection de l'islam et lutte pour la paix (entendez contre le terrorisme, pour le premier, de DAESH, ennemi du régime syrien militairement soutenu, pour le second, du PKK, menace portée à l'intégrité de l'État turc). Ce qui est présenté par la presse des pays concernés comme le résultat d'une collaboration eurasienne (« Avrasya », évoqué dans le discours de R. T. Erdoğan), financièrement soutenue par le partenariat de plusieurs pays musulmans (Turquie, Kazakhstan, Autorité palestinienne) renvoie à l'imbrication de « transfaires » que nous définirons pour l'heure comme les « instruments techniques et symboliques produits et reproduits par la circulation », engagés dans des « processus de traduction et de coproduction des vecteurs normatifs et matériels du politique » (TRANSFAIRE 2012).

Fig. 1



Ancienne et nouvelle mosquée cathédrale de Moscou.

"Historical Moscow Cathedral Mosque to Re-open", *Islamic Voice*, 15 septembre 2015. URL : <http://islamicvoice.com/historical-moscow-cathedral-mosque-to-re-open/>; "ISIL's ideology is based on lies and perversion of Islam, says Putin", *Ecumenical News*, 23 septembre 2015. URL : <http://www.ecumenicalnews.com/article/isils-ideology-is-based-on-lies-and-perversion-of-islam-says-putin-34001> (pages consultées le 15 octobre 2015).

- 2 Soyons plus précis. Une mosquée construite en 1904 avec le concours d'un marchand tatar philanthrope, Salikh Yerzin, laisse place à un édifice en partie financé par un oligarque lezghien, Süleyman Kerimov, tycoon d'une ressource énergétique au cœur de la relation stratégique russo-turque : le gaz. C'est un transfaire à plusieurs entrées. Un transfaire d'espace religieux : par le nom qu'elle porte, la nouvelle « mosquée cathédrale » symbolise la défense par l'idéologie orthodoxe d'un islam russe placé sous la tutelle de l'État et l'implantation de la communauté islamique dans l'espace urbain : à l'instar d'*ulu camii* (« grande mosquée », en turc), *sobornaia metchet'* (Джума-мечеть; араб. *al-jum'a — соборная al-masjid — мечеть*) subsume en effet les notions de centralité et de communauté². Un transfaire architectural : à la place d'un bâtiment de style néo-byzantin (fig. 1, en haut) s'élève un « *architectural mishmash* » (pour reprendre les termes d'un observateur américain, Mac Farquhar 2015), composé de marbre vert-gris canadien, d'éléments empruntés à la tradition islamique turque, de références décoratives russes, d'un minaret conçu à l'image d'une tour du Kremlin et d'une coupole dorée dressée en hommage aux dômes de plusieurs églises moscovites (fig. 1, en bas). Un transfaire institutionnel : une mosquée édiflée dans le cadre d'une politique de domination unilatérale de la Russie tsariste sur des minorités tatares, dans le droit fil du projet d'institutionnalisation de la religion musulmane poursuivi par Catherine II, laisse place à une mosquée construite dans le cadre d'un partenariat religieux russo-turc. Côté russe : l'Administration spirituelle des parties européennes de Russie – la plus importante organisation des musulmans russes – et le Conseil des muftis russes. Côté turc : la direction des Affaires religieuses et la direction des Fondations pieuses. Le contexte : le surlendemain de l'annexion de la Crimée anciennement peuplée par ces mêmes minorités. Un transfaire culturel : dans son discours, V. Poutine souhaite une excellente Fête du sacrifice à l'ensemble des musulmans réunis pour l'occasion devant la plus grande mosquée d'Europe. Il cède alors la parole à son homologue turc lequel, portant cravate verte, place la réalisation architecturale sous les valeurs de l'islam et le patronage de Tolstoï. Avec l'auteur russe, le président Erdoğan s'accorde à penser que « le plus grand effort dans la vie est le bien », non sans omettre de conclure son discours par un retentissant 'spasibo' (Hacıoğlu 2015). Manifestation d'une globalisation post-ottomane dans un territoire national russe mais aussi dans un espace confessionnel musulman eurasiatique, cet événement marque la convergence de plusieurs transfaires, comparables à ceux dont il est question dans le présent dossier.

Le choix des termes

- 3 Nous partons du programme suivant : étudier « le monde turco-ottoman dans la globalisation scientifique et technique » (TRANSFAIRE 2014). Reste à en préciser les termes.
- 4 « Monde » : non pas un système monde ou une économie monde (Braudel pose la question une fois encore en 1980), mais un monde caractérisé par ce qui l'organise, ce qui l'entoure (*The World Around It* que S. Faroqhi cherche à circonvenir, 2004), ce qui s'intègre à lui, bien moins que ce qui, de lui, s'intègre à ce qu'il n'est pas : l'Empire du Grand Turc est prioritairement associé à un ensemble de produits de valeur, tapis et autres turqueries. Le sultan envoie des émissaires à l'étranger et exporte un nombre croissant de matières premières, mais il reste un agent de globalisation en retrait. Ce monde est ouvert ou relié, depuis toujours : dès les premiers temps de la dynastie, les beys Osman et Orhan nouent des relations diplomatiques et commerciales avec leurs voisins. C'est un monde entouré de mers, dont certaines sont perçues comme possessions propres (pour Istanbul, la mer Noire est *mare nostrum*) et d'autres sont tour à tour disputées et dominées. Ce monde a en son cœur un État qui s'est longtemps imposé selon des logiques qui lui étaient, sinon propres, du moins caractéristiques : par la guerre hors de chez lui et par l'impôt chez lui – les deux étant liés par un même projet d'expansion : le *military state* était aussi un *fiscal state*.
- 5 Ce monde change au fur et à mesure qu'il se réduit, sous l'effet des défaites et des pertes territoriales subséquentes. Par conséquent, son rapport au reste du monde change. Contrainte et forcée, la Porte se plie à d'autres modes diplomatiques (bilatéraux) à partir du traité de Karlowitz en 1699, à ses règles de libre-échange à la suite de la Convention de Balta Limanı de 1838, à ses systèmes bancaires, à ses codes de lois, à ses arts et ses techniques. La seconde

moitié du XIX^e siècle est le temps d'un torticolis impérial. En quelques décennies à peine, le monde ottoman globalisé est placé sous l'empire de l'Occident. De ce changement, les historiens rendent compte, au moyen de compilations des objets et symboles de la modernité. Le chemin de fer, le piano, l'éclairage au gaz, la comptabilité à double entrée, tout y passe. Le grand inventaire de l'emprunt et du non-emprunt s'accorde aux problématiques de l'ère du temps : entre les années 1970 et aujourd'hui, l'Empire est décrit tour à tour comme pénétré et dominé (impérialisme informel), modernisé (développementalisme) et plus récemment, connecté ou globalisé (*world studies*). Les acteurs sont identifiés : les puissances étrangères marquent la présence des États (c'est la Question d'Orient) ; puis c'est au tour de figures intermédiaires, Levantins et *transitional subjects*, de parcourir l'espace du *in-between* hors duquel il n'est nulle connexion possible.

6 « Turc-ottoman » : comme on peut dire encore, sans doute à tort, arabo-musulman. Un ethnonyme est situé au cœur d'un monde et d'une civilisation. La comparaison s'arrête là : l'Ottoman est à la tête d'un État islamique, mais grand nombre de ses sujets ne sont pas musulmans. Le terme turc-ottoman a ceci de particulier qu'il renvoie à une double tripartition : ottoman, comme langue, est pris chronologiquement entre le turc ouralo-altaïque de l'époque médiévale et le turc de la révolution kémaliste ; ottoman, comme régime de la période moderne, est pris entre un ethnonyme médiéval (des Turcs d'Asie centrale aux Grands Seldjoukides) et un ethnonyme contemporain (les Turcs de Turquie). Dans l'histoire du temps présent, « turc-ottoman » subit une reconfiguration à la fois nationaliste et impérialiste, à la faveur d'une ré-ottomanisation des références et des symboles à l'œuvre depuis une douzaine d'années – il était plus haut question d'un « palais blanc ». Au-delà du périmètre territorial défini, une fois pour toutes, à Lausanne en 1923, la Turquie est de plus en plus présente au monde.

7 « Globalisation scientifique et technique » : dans l'histoire des paradigmes, la globalisation tombe à pic pour les ottomanistes. Elle se substitue, à la bonne heure, aux thématiques de l'occidentalisation dont ils cherchaient à se déprendre depuis une trentaine d'années. La substitution s'opère d'autant plus aisément que les cadres sont en partie les mêmes : la globalisation est subie plus que consentie, élitaires plus que socialement étendue, préjudiciable plus que bénéfique – peu nombreux sont les historiens qui en soulignent les apports (Birdal 2010). À noter qu'il a toujours été secondairement question d'eupéanisation. Depuis un demi-siècle, les productions scientifiques dominantes sont outratlantiques. Elles viennent au renfort d'un programme d'action identifié : la mondialisation économique (Maurel 2009). Ce qui est européen est rapporté au dossier épineux de l'intégration de la Turquie à l'Union européenne. À bien des égards pourtant, le monde ottoman globalisé était peuplé d'Européens. D'un point de vue historiographique, la globalisation ottomane est placée sous le signe de la modernisation. Elle est ciblée et pragmatique : l'État du sultan a besoin de mettre un terme au cycle des défaites. Les sciences et techniques sont militaires – c'est ce qui compte. Puis c'est au tour d'outils et d'équipements qui concernent des franges plus larges de la population – les arts et les lettres viennent après. À partir du milieu du XIX^e siècle, les sciences sont marquées par la diffusion d'une idéologie de progrès. Elles se développent, mais de manière inégale : la médecine plus que la biologie ; l'ethnographie plus que la géologie ; la sociologie plus que la géographie.

Écoles historiographiques

8 Ce monde post-ottoman, nous souhaitons le voir en relation avec un autre, auquel il est en partie lié. Pour l'heure, appelons-le monde russe, en sachant qu'il va-au-delà de cette seule désignation. Assumons notre point de vue : il est celui d'une historiographie de langue française localisée institutionnellement. À l'EHESS, le monde russe était étudié jusqu'en 1995 au Centre d'études sur l'URSS, l'Europe orientale et le domaine turc. À une époque où les dimensions islamiques et ottomanes des khanats échappaient en partie à l'historiographie russe et soviétique, des russologues travaillaient aux côtés de turcologues. Ensemble, ils éclairaient les réalités des pays du Danube et de la mer Noire. Ottomanistes et russisants eurent ensuite tendance à se perdre de vue : chacun avait fort à faire face aux continents d'archives mis à

jour au tournant du siècle, à Moscou comme à Istanbul. Ils parvinrent néanmoins à maintenir les conditions du dialogue.

9 Quand en 1993 la revue les *Cahiers du Monde russe et soviétique* devint les *Cahiers du Monde russe*, elle fut dotée du sous-titre *Russie, Empire russe, Union soviétique, États indépendants*. L'élargissement annoncé par le dernier terme marqua l'ouverture d'une politique éditoriale ambitieuse. Celle-ci fut mise en œuvre : le site de la revue signale que « près d'un tiers des articles est en effet consacré à des aires particulières de l'ex-URSS : Caucase, Asie centrale, Tatarstan et Crimée »³. De leur côté, les spécialistes du monde turc, portés par la réactivation de solidarités socioculturelles post-soviétiques et l'envolée d'une sociologie transnationale du soufisme, trouvèrent par la redéfinition des périmètres turcologiques les moyens d'élargir leurs domaines d'Est en Ouest : ce fut la naissance du CETOBaC⁴. Ces redimensionnements brouillèrent le jeu des spécialités autant qu'ils produisirent des requalifications de spécialistes. Les russisants n'avaient plus à se faire russologues. Les ottomanistes se firent moins appeler turcologues. Ce fut d'autant plus le cas qu'en Russie comme en Turquie les écoles historiques accordèrent une place nouvelle aux spécialistes de l'empire d'en face.

10 La Russie ne partait pas de rien. Depuis plus de deux siècles, elle comptait parmi les nations fondatrices de la philologie turque. Dès le règne de Pierre le Grand (1682-1725), elle avait mis sur pied des programmes d'enseignement performants en langues orientales destinés à la formation de diplomates et traducteurs envoyés en mission en Turquie et en Iran. De la traduction en 1722 du latin vers le russe du *Système de la religion mahométane* de Demetrius Cantémi à la renaissance de l'orientalisme russe engagée à Kazan et à Moscou dans la première moitié du XIX^e siècle, des lettrés russes produisirent quantité d'œuvres consacrées à l'histoire turque par lesquelles ils réfractèrent la vision européenne du déclin ottoman (Taki 2011 : 322, 350). Au XX^e siècle, plusieurs chaires d'histoire ottomane furent créées. D'importantes études parurent sur les parties arabes et kurdes de l'Empire (Kirillina 1999 ; Conermann, Kemper : 2011). Des bibliographies complètes des sources imprimées furent régulièrement dressées. Les manuscrits ottomans de l'Institut oriental de l'Institut de Saint-Petersbourg et de l'Académie des sciences furent régulièrement exploités.

11 Alors qu'à la fin des années 1980 l'État soviétique réduisit fortement ses subventions dans la première institution, il les maintint dans la seconde. À Moscou, une nouvelle génération, formée notamment à l'Institut des études orientales, accorda un intérêt croissant au monde turc, aux khanats et au soufisme – en vingt ans, estiment Meyer et Zhukov (2014 : 126), le nombre d'historiens de l'Empire ottoman et de la Turquie doubla dans le pays. En revanche, si les archives de Moscou (Archives de la politique étrangère [AVPRI, AVPRF] et Archives d'État des actes anciens [RGADA]) s'ouvrirent aux spécialistes venus d'ailleurs, les chercheurs russes qui les exploitèrent continuèrent de publier principalement en russe et restèrent donc peu lus de leurs collègues étrangers (Kirillina 1999 : 1). Lorsqu'au Congrès de la Fondation d'histoire turque de 1999 des historiens ottomanistes présentèrent les traditions historiographiques développées dans une quinzaine de pays, nul ne vint porter la voix de l'école russe⁵. Sans doute fallait-il y voir le prolongement académique d'une relation culturelle déséquilibrée entre les deux pays.

Empire : ce que chacun fut pour l'autre

12 Les Ottomans accordaient un intérêt culturel restreint au monde russe : Ibrahim Müteferrika était bien seul qui, dans son *Traité de tactique* de 1730, exhortait les Ottomans à apprendre de leur ennemi. Ce ne fut qu'en 1789 que des hommes d'État engagèrent le sultan à s'inspirer des réformes entreprises en Russie. Ils restèrent une minorité : sous la plume du chroniqueur du milieu du XIX^e siècle Ahmed Cevdet, Pierre le Grand était surnommé « Pierre le fou » ; sous celle de publicistes de la même époque, les Russes étaient péjorativement désignés comme Moscovites (*Moskof* ; Aksakal, Gasimov 2015 : 46 ; Taki 2011 : 346) – O. Bouquet revient sur les usages de ces désignations dans le cas de la cartographie ; quant au patriotisme du Jeune Ottoman Namik Kemal, il puisait à une veine parfaitement russophobe. À partir des années 1880, des intellectuels portèrent un regard nouveau sur la poésie et la littérature russes. L'orientaliste Olga Sergejevna Lebedeva apporta son concours à l'effort de traduction

engagé notamment par Mizancı Murad et Gülnar Hanım. Le sultan Abdülhamid II (1876-1909) ordonnait la censure systématique des ouvrages écrits en russe et faisait brûler toute publication suspecte. Il lui fallut néanmoins autoriser la formation d'officiers à la langue russe : à la fin des années 1880, des cours furent ouverts à l'École militaire⁶. Enseigné dans plusieurs écoles de Beyoğlu et des environs (à Heybeliada par exemple⁷), le russe était principalement parlé par des réfugiés caucasiens, des sujets arméniens et grecs et des orthodoxes d'origines diverses. À l'exception de quelques attachés militaires, il était très peu pratiqué par les cadres de l'État : les ambassadeurs en poste à Saint-Pétersbourg correspondaient en français. Peu nombreux étaient les voyageurs ottomans qui mettaient le cap au « Nord » – celui découvert, presque à reculons, par Celâl Nuri (Ö. Türesay). Hilmi Pacha en 1910 et Mahmud Esad Pacha en 1913 comptèrent parmi les rares hauts dignitaires qui se rendirent à Saint-Pétersbourg, Moscou ou Kazan. Encore, ce qui du monde russe les intéressait portait sur le passé et le devenir de populations musulmanes (Sibgatullina 2014 : 177-218) : ils abordaient les steppes et les confins en tant que soutiens intellectuels et pratiques de la politique panislamique en vigueur ou du pantouranisme émergent, de même que des intellectuels et universitaires des années 1930-1940 étudièrent principalement l'espace centrasiatique dans une perspective turcologique (M. Toutant).

13 À la toute fin de l'Empire, l'étude des peuples et des langues caucasiennes et centrasiatiques fut dynamisée par le recrutement, au sein des nouvelles universités, de lettrés et d'intellectuels Tatars de Crimée et de Kazan, Azéris et Turkestanis, chassés par la conquête bolchevique du Caucase (Ahmet Caferoğlu, au centre de l'enquête de Z. Gasimov) et de l'Asie centrale (Zeki Velidi Tolan, évoqué par celle de M. Toutant). Aux débuts de la République, nombre d'universitaires russophones accueillis parmi les vagues de réfugiés de 1917-1922⁸ contribuèrent tout à la fois au développement de nouvelles sociabilités politiques de la mouvance panturquiste, aux activités d'institutions russes (tel l'Institut d'études archéologiques créé à la fin du XIX^e siècle) et à la réputation de revues scientifiques (*Türkiyat Mecmuası*, Z. Gasimov) étroitement liées à des institutions académiques européennes. De leur côté, plusieurs savants turcs suivirent de près les recherches orientalistes menées par leurs homologues soviétiques (M. Toutant).

14 Dans la seconde moitié du XX^e siècle, la slavistique fut inscrite aux programmes des départements de littérature d'Istanbul et d'Ankara. Ouvertes dans les universités de Hacettepe et de Bilkent, des chaires de littérature et d'histoire russes furent occupées par des spécialistes dotés de profils linguistiques riches et variés. De nouveaux travaux furent consacrés à l'histoire des musulmans de Russie et aux modalités de leur installation en Turquie ; plusieurs d'entre eux furent traduits en tatar et en azéri. Aux archives du Premier Ministre à Istanbul (BOA), de nouvelles collections relatives aux khanats furent identifiées et numérisées⁹. Un nombre croissant de thèses fut consacré au monde russe – j'en ai répertorié une petite quarantaine pour les vingt dernières années, dont la moitié repose sur l'exploitation de sources primaires ou secondaires en langue russe¹⁰.

Archives

15 À l'heure actuelle, les traductions d'auteurs russes (Danilevski par exemple) se poursuivent à un rythme accru. Un retard est à combler. Qu'on songe qu'en 1912 *Anna Karénine* fut traduit en turc à partir de la version française disponible (Aykut 2006 : 11). Encore aujourd'hui, des écrits d'auteurs communistes russes, y compris ceux de Lénine, sont issus de traductions de l'anglais et du français (Aksakal ; Gasimov : 2015 : 58). Des transferts culturels se développent entre des chercheurs tatars de la seconde ou troisième génération et des universitaires venus d'Azerbaïdjan au cours de ces vingt dernières années. Plusieurs d'entre eux n'ont pas raté le tournant de l'ouverture des archives officielles.

16 Jusqu'au début des années 1990, les fonds relatifs à l'Empire ottoman repérés dans plusieurs centres d'archives de la Fédération de Russie n'avaient été qu'en partie répertoriés dans des guides parus en russe. Dans les décennies suivantes, une nouvelle génération d'historiens russisants turcs s'est hardiment engagée dans l'exploitation de sources notamment militaires et navales¹¹. Aux AVPRI (Archives de la politique étrangère de l'Empire russe, actuellement fermées), de jeunes collègues ont déniché des cartes et croquis sans équivalent aux archives

ottomanes ; ces documents offrent un éclairage très précieux sur les évolutions technologiques de la marine ottomane à la fin du XVIII^e siècle (Yener 2013 : 172-179). Aux RGVIA, ils ont repéré des fonds dont l'exploitation leur permet d'enrichir l'histoire des batailles d'une étude précise sur les dimensions logistiques, les services d'information et le déplacement des prisonniers (Kapıcı, Köremezli 2012 : 137-139 ; Köremezli 2014). À l'instar de la plupart des chercheurs étrangers, ils éprouvent des difficultés à obtenir photocopies et microfilms, pâtissent de la fermeture actuelle de plusieurs fonds d'archives et, pour ce qui est des spécialistes des dernières années de l'Empire et de la période républicaine, se voient refuser l'accès aux AVPRF (Archives de politique étrangère de la Fédération de Russie). Mais les premiers résultats de leurs recherches laissent entrevoir des possibilités encore inespérées il y a vingt ans.

- 17 Entre ces écoles historiographiques en progrès ou en reconfiguration, la voie des échanges est aujourd'hui ouverte, mais les possibilités de mise en dialogue sont étroites. Pour des questions liées aux compétences linguistiques et aux archives exploitées, les spécialistes de la Turquie en savent toujours peu du monde russe, et il me semble que la réciproque est en partie exacte. L'affaire se complique davantage encore quand il s'agit d'aborder des espaces médians, tel le Caucase, qui doit être considéré comme un « ensemble tri-impérial », mais qui ne l'est que rarement (Forestier-Peyrat 2015 : 11). Cela a du bon : nul historien ne peut se prévaloir d'aucun argument d'autorité qu'il aurait tendance à employer dans les registres de sa spécialité nationale. Le problème a été souvent posé : « un chercheur formé en France qui s'engage dans une recherche franco-allemande, ne pourra traiter de manière symétrique les deux côtés, ne serait-ce qu'en raison des effets induits par la maîtrise des subtilités de la langue et des catégories qu'elle véhicule » (Werner, Zimmermann : 2003, 15). Qu'on s'imagine *a fortiori* la situation d'un Français engagé dans une recherche russo-turque. En un sens néanmoins, l'impossibilité de mener à bien une histoire impériale comparée facilite la mise en commun de traditions historiographiques et laisse place à une histoire non plus provinciale (dans le cadre de chacun des domaines), mais à une approche régionale à part entière (au contact des empires). Une nouvelle génération, dès lors qu'elle en a l'énergie et s'en donne les moyens, peut ainsi renouer avec le maniement des *Russica-Turcica*.

Russie, Turquie. La question des comparables

- 18 Elle aurait bien tort de ne pas rechercher les conditions du dialogue, tant les objets sont multiples, les sujets voisins et les terrains communs, pareillement marqués par « les fondements géographiques de l'histoire » (Planhol 1968). Marges, frontières et fronts (le Caucase pris dans les révolutions de 1905-1906, la Guerre de 1914-1918 et le Génocide de 1915) ouvrent et ferment un monde de barrières franches, massifs irréguliers, vallées ouvertes ou enclavées, routes enneigées et plaines arides : autant d'aires terrestres à prendre en compte. Sans oublier les aires liquides également parcourues par des hommes et des femmes issus de « moveable empires » (Kasaba 2010) : la mer Noire, à envisager ou non comme un *alter ego* – dans plusieurs langues et sur une belle longue durée, la Méditerranée est une « mer Blanche » – ; la mer Caspienne placée sous le contrôle russe après 1813, mais traversée par quantité de pèlerins iraniens partis pour Istanbul dans l'espoir de gagner la mer Rouge. Partout des bandits. Partout des marchands. Partout des nomades.
- 19 Aucun terrain d'étude n'est exclu, à condition toutefois d'envisager une réflexion commune autour de la pluralité des espaces temps, dans la foulée des multiples opérations de comparaison impériale menées depuis le début du XXI^e siècle – la bibliographie est trop riche pour être ici référencée¹². Mais l'entreprise est périlleuse : histoires russe et ottomane ne sont souvent connectées que par les représentations qui en sont forgées. En vérité, elles obéissent à des logiques certes parallèles au XIX^e siècle (l'autocratisation du régime, la modernisation des institutions), comme au XX^e siècle (les “*nearly synchronous demises*” (Reynolds 2011 : 3), la table rase révolutionnaire, l'éradication des élites impériales), mais sans influences notables l'une sur l'autre, alors même que les ressemblances impériales semblent aller de soi qui plongent leurs racines dans une histoire moderne dont les points de convergence sont multiples. Proximité géographique, revendication d'un héritage romain et constance de

la rivalité géopolitique comptent parmi les thèmes qui incitent *a priori* les chercheurs à présupposer chez les Russes et les Turcs la poursuite d'expériences historiques communes et de productions normatives similaires.

20 Une autre possibilité consiste à chercher, auprès des mêmes sources, des modèles semblables – la question du rapport à l'Occident revient d'emblée à la surface. On dira par exemple que si les Russes et les Turcs avaient appris le français, c'est qu'ils avaient « découvert » – je reprends une expression phénoménologique appréciée d'ottomanistes du siècle précédent – la France, et que la France s'était chargée à travers eux de se faire « traduire l'Asie ». Il reste alors à identifier les supports et les vecteurs des modes d'acquisition de savoirs et de disciplines, à évaluer le rôle des nobles (hérédité, service, propriété) ou des personnalités notables (la Turquie ne reconnaissait pas les aristocraties mais produisait des noblesses)¹³. On s'oriente alors vers une histoire comparée des transferts culturels. Le risque étant d'éluder, comme souvent, la question de la synchronisation des changements, comme si les déphasages allaient toujours de soi (Aymes 2015a) : en gros, il est logique que la Russie s'occidentalise avant (et donc davantage que) l'Empire ottoman, dès lors que le souverain réformateur russe (Pierre le Grand) précède de plus d'un siècle son *alter ego* ottoman (Mahmud II, 1808-1839) et que le premier n'a cessé de parcourir l'Europe pour y nourrir l'esprit de ses réformes, alors que le second n'en a jamais vu que les ambassadeurs.

21 L'impériologie comparée l'a assez souligné (Lieven 1999) : les dissymétries semblent aussi nombreuses qu'évidentes, le rapport différentiel à l'Occident est admis, la capacité de conversion à la réforme est inégale, le retard n'est jamais rattrapé. Quand Pierre le Grand se place résolument à l'école de l'Europe, son presque contemporain Ahmed III (1703-1730) échoue à imposer l'imprimerie à Istanbul. Quand un sultan, Abdülaziz, consent à se rendre pour la première fois en voyage officiel en Europe (1867), les tsars et leurs cousins ont depuis des décennies leur rond de serviette dans les grands hôtels. Quand Nicolas II parle français comme un Français, Abdülhamid II se fait traduire et lire Maurice Leblanc et Gaston Leroux. Le français s'entend partout à l'Hermitage, presque nulle part au palais d'Yıldız. Comment pourrait-il en être autrement ? La connaissance des langues est reflet de l'identité – O. Figes en fait la figure métaphorique et l'indicateur sociologique de son *Natasha's dance* (2003). Le rapport à l'Occident est ontologiquement différencié : Pierre le Grand se veut européen ; Catherine II vient d'Europe. Nul sultan ne s'est jamais imaginé ni même voulu autre qu'Ottoman. Les serviteurs de l'État sont à l'image de leur souverain – on ne peut faire l'économie d'une prosopographie comparée des élites. Les aristocrates russes, formés à l'occasion de leur grand tour en Europe, sont d'inégalables *born to speak French elites* ; les pachas ottomans sont ramenés à leur incapacité de parler naturellement (ce qui passe pour naturellement naturel étant bien souvent culturellement naturel, disait Bourdieu) une langue – reflet permanent de l'alliance (contre-nature, justement) nouée, depuis François 1^{er} et Soliman le Magnifique, avec les « le plus pays chrétien le plus important parmi les États des infidèles infernaux » (Barberousse) (Veinstein 2006 : 325). Il faut trouver autre chose. Revenons au plus simple, *a priori* : les relations nouées entre les États.

L'empire d'en face

22 L'Empire ottoman fut souvent en guerre, miné par des révoltes, de moins en moins victorieux à l'issue des batailles : cultivée par les héritiers néo-ottomans des impériaux qui en firent un outil de domination sur les contrées conquises, la thématique de la *pax ottomana* est souvent poussée trop loin en tant que fait intérieur. Mais rapportée au reste du monde, elle garde une part de réalité : de la bataille de Lépante à l'expédition de Bonaparte, nulle puissance occidentale ne prend pied sur les rives ottomanes de la Méditerranée orientale. Ajoutons que l'Égypte est une province certes riche, financièrement indispensable à l'équilibre des finances centrales et géostratégiquement pivotale, mais qu'elle est moins située au cœur de l'Empire que les pays entourant la mer Noire. Sans compter que le général français n'a jamais voulu réduire durablement l'Empire ottoman ni prendre sa capitale.

23 Ce détour par la Méditerranée aide à éclairer la position unique occupée par les Russes dans l'échiquier géopolitique ottoman. Pour le sultan, la Russie n'a jamais été un espace

à conquérir ou à dominer, mais une menace à contenir. Principauté lointaine de Moscovie dans ses premières décennies d'existence, elle s'engage dans une politique d'expansion dans le Caucase Nord dès le milieu du XVI^e siècle. Devenue frontalière de l'Empire à la fin du XVII^e siècle, elle s'étend aux limites de « l'Empire de Russie » (comme en rend compte la cartographie historique exploitée par O. Bouquet). Le long des frontières ottomanes, polonaises et hongroises, des experts de la Porte mesurent l'utilité de dresser des cartes retraçant les manœuvres militaires des dernières batailles. Particulièrement menacée, la mer Noire – point névralgique du commerce ottoman et cœur de l'imaginaire stratégique impérial – fait l'objet de la première carte éditée à Istanbul en 1724-1725 (O. Bouquet).

24 Les deux États entretiennent des relations scientifiques et collaborent à plusieurs reprises quand leurs intérêts sont communs, y compris dans des périodes particulièrement conflictuelles (1792-1806 par exemple, Morkva 2010). Mais Saint-Pétersbourg poursuit un projet géopolitique aussi particulier que radical : prendre les détroits, accéder aux mers chaudes, ancrer l'orthodoxie au cœur du christianisme oriental, assurer le transfaire de la Terre Sainte en Sainte Russie et inversement (comme le montre l'étude de la Société orthodoxe de Palestine proposée par E. Astafieva). Plus la Russie s'implante en Iran jusqu'à détenir la moitié de la dette publique, plus elle se désengage de l'économie ottomane, diminue ses importations de blé en provenance d'Anatolie et des Balkans et réduit ses investissements dans les chemins de fer et le secteur minier. Comment participer au développement d'un pays qu'il s'agit, ni plus ni moins, de couper en deux, victoire après victoire ? Le sultan subit huit grandes défaites militaires à l'issue des dix guerres qui l'opposent au tsar entre 1676 et 1878 : comment la Russie ne serait-elle pas avant tout le premier des ennemis ? L'expansionnisme russe ne doit surprendre personne. En 1869, Fuad Pacha écrit au sultan : « Si j'avais été un homme d'État russe, j'aurais également bouleversé le monde pour prendre Istanbul »¹⁴. Il doit être contenu par une vigilance accrue et une activité diplomatique redoublée : la Porte multiplie les missions consulaires ; en 1900, elle en compte douze, plus que partout ailleurs¹⁵. Ce réseau offre en outre l'avantage de servir de relais à la politique d'influence panislamique poursuivie en Asie centrale sous le règne d'Abdülhamid II.

25 Avec l'apparition des bateaux à vapeur, la marine de guerre russe n'est qu'à quelques jours d'Istanbul. C'est une différence avec l'Iran, empire limitrophe certes, mais séparé de la capitale ottomane par de vastes plateaux, des routes non carrossables et des semaines de marche, ennemi d'un autre temps contre lequel la Porte n'entreprend aucune guerre après 1823. Autre différence : contre le rival séfévide, menace persistante sur les territoires anatoliens aux XVI^e-XVII^e siècles et le contrôle des populations chiïtes, l'Ottoman luttait sur les marges de ses territoires, loin de la capitale. Il s'agissait d'organiser des campagnes militaires, non de répondre à des raids : le sultan prenait la route de Tabriz comme il mettait le cap sur Vienne. Souvent, il avait l'initiative de la guerre. C'est une troisième différence : aux XVIII^e-XIX^e siècles, le tsar plus que le sultan ouvre les hostilités. Faire ou ne pas faire la guerre devient un dilemme qui paralyse et effraie l'administration de la Porte à plusieurs reprises à la fin du XVIII^e siècle.

26 Devenue protectrice des chrétiens orthodoxes en vertu de l'interprétation qu'elle donne aux stipulations du traité de Küçük Kaynarca de 1774, par la réalité de ses menaces autant que par le poids de ses symboles, la Russie prend aux yeux des Ottomans la figure de l'empire intrusif (E. Astafieva, pour ce qui concerne Jérusalem). En 1783, Catherine II se baigne dans la *mare nostrum*. En 1878, les Russes parviennent à quelques kilomètres du cœur historique et politique d'Istanbul – ce sont les premiers et les seuls dans toute l'histoire ottomane. Le trauma des *roads to glory* (pour reprendre le titre de R. Bobroff, 2006) prend de nouvelles formes au temps de la République. En 1946, les navires russes ne sont empêchés de franchir les détroits que par le parapluie atomique américain. Le 9 mai 2014, V. Poutine débarque à Sébastopol pour saluer la « vérité historique » du rattachement de la Crimée à la Fédération de Russie. Aussitôt, Ankara s'associe à ses partenaires de l'OTAN pour condamner le caractère illégal de l'annexion russe. La réaction turque n'est pas seulement à lire au prisme de l'importance et de l'ancienneté d'une double présence historique (Ottomans en Crimée ; Tatars en Turquie).

Elle se mesure au regard de la place occupée par le face-à-face géographique dans l'imaginaire géopolitique ottoman puis turc. Face au gradient de la distance, l'analyse doit intégrer le poids des anamorphoses : à bien des égards, le littoral de Crimée est plus proche d'Istanbul que la frontière de Roumélie.

Transferts, connexions et croisements

27 Longtemps les ottomanistes pensèrent en turcologues : la lecture de documents en turc-ottoman les incitait à regarder vers le point d'arrivée de la modernité en marche. Ils s'efforçaient de reconstituer la réalité d'un transfert, continu mais saccadé, de savoirs et de technologies issues de l'Occident. Sans le savoir, ils anticipaient les thèses du « gradient culturel », convaincus que le décalage entre l'Orient et l'Occident était tel qu'il rendait d'avance impossible le succès de la réforme. Ces perspectives téléologiques sont aujourd'hui contestées par grand nombre de spécialistes. À l'évidence, la modernité ne mène pas à la Turquie kémaliste (ce qui s'intégrait encore aux moulinettes analytiques des décennies précédentes) mais à celle de l'AKP (dont les victoires successives exigent le redéploiement des grilles d'analyse de la modernisation/modernisme/modernité) (Bouquet 2015). Nous savons également que la production institutionnelle n'est qu'en partie à l'image de l'intention politique qui l'initie.

28 Cela est désormais admis par les spécialistes. Mais plusieurs problèmes subsistent.

1/ Le transfert culturel revient à « penser la mise en circulation comme étape subséquente à la production localisée de “cultures” »¹⁶. Le transfert vit d'un décalage spatio-temporel : X s'implante d'autant plus chez Y que X est formé ou ancien et que Y a longtemps ou fortement manqué de X.

2/ Un transfert est toujours décrit, de près ou de loin, comme institutionnel : le conseil d'État et le lycée Galatasaray, le Code civil et la constitution de 1876. Sinon, il est lié à l'État : ce sont des pachas qui traduisent ou adaptent Molière ou Shakespeare au milieu du XIX^e siècle.

3/ Le transfert est initialement affaire de transfuge – les renégats hongrois (İbrahim Müteferrika) ou français (Bonneval Pacha) sont les figures introductrices de la modernité. À partir de la fin du XVIII^e siècle, il devient le résultat d'une expérience initiatique (un séjour à Paris, Londres ou Vienne). Du point de départ, au point d'arrivée, il est unidirectionnel : la création d'une école ottomane à Paris en 1857 est un échec patent qui conduit à la fermeture de celle-ci en 1874. Il n'agit pas ensuite dans le cadre d'un re-transfert, encore moins d'un transfert triangulaire (Dmitrieva, Espagne 1996).

4/ Le monde est certes de plus en plus connecté, mais la connexion ottomane s'effectue sur place, pour des raisons *a priori* évidentes : plus nombreux – peu nombreux, pourtant – sont les Européens à circuler dans l'Empire que les sujets du sultan à voyager en Europe. Si des banquiers ottomans sont implantés à Vienne ou à Paris dans la seconde moitié du XIX^e siècle, ils agissent moins comme hommes du *brokering empire* que les marchands ottomans actifs à Venise au XVI^e siècle (Rothman 2012). Les chiffres du commerce extérieur (toujours déficitaire au XIX^e siècle) en sont le reflet : pour les Ottomans, la globalisation produit surtout des effets centripètes.

Matières et figures du transfaire

29 Face à l'incertitude produite par la confrontation à des situations documentaires inattendues, les penchants doxographiques de la profession sont pointés du doigt (Boucheron 2009 : 16 ; Aymes 2012). Des matières sont à exploiter qui ne l'étaient pas il y a une quinzaine d'années (passeports, cartes de visite). Z. Gasimov s'emploie ici à les explorer, qui identifie des usages du nom différents selon les contextes d'énonciation, miroirs d'une « biographie transnationale entre mondes russe, persan et turc ». Son enquête nous engage du côté de l'étude des « instruments techniques et symboliques produits et reproduits par la circulation ». L'avantage étant de pouvoir s'adosser aux travaux récents consacrés aux circulations révolutionnaires contemporaines et aux interconnexions entre littérature et nationalisme dans le Caucase (Berberian 2012) et d'identifier diverses mises en forme de soi. L'objectif est de porter le regard sur des minorités caractérisées par un décalage (croissant, sans doute) entre la réduction

de marges de manœuvre dont elles disposaient et la portée effective de transfaires opérés, au-delà des seuls domaines impériaux. Il s'agit de groupes clairement identifiés (Arméniens et Tatars notamment) par l'autorité publique. Il s'agit aussi de minorités moins ciblées par le pouvoir : des Russes blancs venus d'ailleurs aux Turcs blancs identifiés chez soi. Le mieux étant bien sûr de ne pas institutionnaliser les communautés plus qu'elles ne l'étaient (un débat existe chez les ottomanistes sur le bon usage de la notion de *millet*) et de chercher calmement ses mots, tout en identifiant des pratiques qui mènent aux mots. Le mieux étant également de regarder des figures institutionnelles en dehors du prisme des institutions, universitaires par exemple.

30 Prenons le cas de celui qui est communément décrit comme le plus grand historien vivant de Turquie, qui l'est d'autant plus qu'il vient de fêter son centenaire, et voyons-le comme autre chose qu'un historien. Voyons-le comme un jeune, mais pas comme un jeune Staline (Montefiore 2007) ou comme un jeune Atatürk (Gawrych 2013) : comme un jeune Tatar. On oublie donc que perçe déjà le grand historien (même si c'est le cas, bien malin qui le prouvera) sous Halil İnalçık, aujourd'hui professeur honoraire à l'Université Bilkent d'Ankara. On l'étudie en tant qu'être de langue et de savoir. On ne réfléchit pas au transfert culturel : il étudie les sciences politiques aux Etats-Unis dans les années 1950, donc il devient historien ouvert aux sciences politiques ; il enseigne à Chicago à partir de 1974, donc il devient historien capable d'écrire en anglais, et ainsi de suite. On réfléchit au transfaire impérial d'un homme né en 1916, âgé de douze ans quand il lui faut changer d'alphabet, après avoir appris une langue qui n'était pas celle de son milieu familial (Çaykara, İnalçık 2005).

31 Prenons ensuite le cas d'un historien d'une génération suivante : né en 1947, également Tatar d'origine, İlber Ortaylı est arrivé en Turquie à l'âge d'un an. À la maison, il parle trois langues tout à la fois (« *karışık* », comme on dit en turc et comme il le dit lui-même¹⁷) : le russe et le tatar avec ses parents, le turc avec les gens de passage – il vit à Ankara. À l'âge de cinq ans, il entre à l'école. Il y apprend à lire et à écrire le turc. À l'âge de onze ans, il entre au Lycée autrichien d'Istanbul. Il y apprend l'allemand, langue connue de son père. Puis, les dix années suivantes, c'est au tour du persan, du français, de l'italien et de l'anglais. Il n'a aujourd'hui oublié aucune de ses langues. Il parle encore russe, mais, aux dires d'amis russisants, un peu comme le font les enfants, comme l'enfant que d'une certaine manière il est resté. Il parle l'allemand autrement, comme la langue qu'il a apprise en classe et qu'il a ensuite pratiquée au contact d'orientalistes viennois. Professeur à Galatasaray, c'est le turc qu'il parle le plus souvent, mais qu'il truffe de toutes ses autres langues, au fil de la conversation, sans vraiment se soucier de celles que maîtrise l'interlocuteur qui lui fait face. Il les parle toutes, mais à sa manière, un peu comme un vieil oncle askhénaze parle quantité de langues, mais toutes en yiddish. Il est le lieu permanent de ses transfaires de langue.

32 Ces deux historiens sont aujourd'hui inscrits dans la trame d'une post-globalisation impériale – leurs notices biographiques wikipedia sont régulièrement enrichies¹⁸. Mais ils ont un rapport à l'impérialité qui, sans être le produit de décisions kémalistes pour l'un, ou d'ouvertures démocratiques des années 1950 pour l'autre, varie selon leur capacité à transfaire, sous la République, un air (venu) d'ailleurs. Marquée au coin d'une historicité croisée différentielle, leur présence nous aide à nous orienter au-delà des transferts.

Du transfert au transfaire

33 Il est question dans ce dossier de transferts de savoirs scientifiques : l'enseignement délivré par la chaire d'histoire des langues turques à l'Université d'Istanbul dans les années 1930 est le produit d'une culture acquise à Bakou, Berlin et Breslau au cours des deux décennies précédentes (Z. Gasimov) ; les grilles d'interprétation suscitées par l'étude de la poésie de Nawâ'î en Turquie à la même période puisent dans les nombreuses études de la « *nawa'ilogie* » soviétique (M. Toutant). Mais pour chacun de ces deux cas, il s'agit avant tout d'identifier des points de passage de catégories émiqes (vocables ouzbek et turc [M. Toutant], ou ottoman, turc et tatar [O. Bouquet, Ö. Türesay]), dans des champs d'expression littéraire et scientifique (E. Astafieva), de décortiquer les processus de construction identitaire ethniques et socioculturels et de s'interroger sur les mises en forme de soi et de l'autre. La mise en

parallèle des notions repérées aussi bien dans des relations de voyage que des annotations géographiques, par exemple « Turcs du Nord », conduit à identifier des communications culturelles ou intertextuelles entre imaginaire ethnographique et instrumentation militaire (Ö. Türesay, O. Bouquet).

34 L'approche des transfaires ne va pas à l'encontre des problématiques de transfert. Elle propose autre chose : plutôt que de « présume[r] de domaines censément « propres » à chacune des régions concernées, et dessine[r] une marquerie d'aires incommensurables », elle envisage de déterminer les outils et les modes opératoires qui transforment des espaces et des textes ; elle privilégie les logiques relationnelles plus que les approches classificatoires ; elle identifie des « co-productions » spatiales plus que des translations nationales (TRANSFAIRE 2012). Elle associe objets et espaces, tous deux « co-construits » (Forestier-Peyrat 2015 : 13) : ce peut être l'espace de la frontière (E. Forestier-Peyrat), de l'institution (M. Toutant), de l'édifice (E. Astafieva) ou du nom (Z. Gasimov) ; ce peut être tout ce qui donne lieu à la création d'outils d'appropriation et de codes de classification. On peut y voir une forme de « matérialisme méthodologique », qui consiste à « toujours partir d'une occurrence documentaire matérialisable, et d'essayer d'en suivre le cours en présumant le moins possible *a priori* des intentions et déterminations habituellement imputées aux "acteurs" qui manient ce matériel » (Aymes 2015b). Un exemple pour bien saisir la différence : l'acquisition d'une partie de la très riche bibliothèque de Nikolay Katanov (1862-1922), éminent turcologue de l'Université de Kazan, et son intégration aux collections de l'Institut d'études turques (*Türkiyat Enstitüsü*) créé en 1924 peuvent nourrir une approche des transferts survenus au fil de séquences habituellement considérées (introduction, réception, diffusion) ; la recension et le classement des ouvrages, la rédaction de fiches et d'index à cette fin, l'inscription d'annotations ou de commentaires par les bibliothécaires, l'usage des ouvrages par les lecteurs, le travail de traduction et d'édition offrent matière à transfaires.

Transimpérial, translocal, transaréal

35 En préparant ce dossier, nous nous sommes efforcés de mettre en dialogue des traditions *a priori* distinctes (un historien de l'Asie centrale répondant à un spécialiste du Caucase ; un ottomaniste commentant le papier d'un russisant). Nous étions d'accord sur un point : l'étude des formes transimpériales éclaire les logiques impériales. L'empire s'étend au-delà de ses limites territoriales. Il impérialise le monde qui l'entoure. Et quand ce monde est déjà impérial ou qu'il est pris dans la visée d'une expansion adverse, il devient le territoire d'« empires en éclats » (Reynolds 2011). Cette dimension « confrontationnelle » doit être prise en compte dans la réflexion. L'analyse fine de traductions d'un même auteur en turc et en russe met en évidence des stratégies concurrentielles de captation et de réappropriation, des processus d'indigénisation de figures littéraires communes : ainsi M. Toutant éclaire la turcisation du poète Nawâ'î préalablement inscrit au panthéon ouzbek par le pouvoir soviétique. Mais la frontière que l'on voit comme disputée est également lieu de passage, espace de production et d'interaction (Forestier-Peyrat 2015).

36 Les empires se font face. Il est compréhensible que nous ayons pris l'habitude de ne voir qu'eux, sinon de tout voir à travers eux. Pourtant, d'une part, à lui seul, le niveau bilatéral n'éclaire pas tout : comparer la pratique cartographique des Russes et des Turcs pour en souligner les avancées ou les retards (O. Bouquet), c'est prendre le risque de négliger l'importance voire l'influence d'une autre tradition cartographique particulièrement riche, arménienne (Hewsen 2001 ; Galichian 2012, 2013, 2014), qui aborde mieux ou autrement d'autres territoires, l'Empire perse par exemple, et qui a sans doute nourri, d'une manière ou d'une autre, des échanges entre chaque tradition. D'autre part, le choix de l'échelle d'observation se fait en fonction ce que l'on veut étudier. L'attention portée aux hommes et aux femmes aussi. Ceux qu'on croyait être du côté de l'État sont autrement situés, comme le montre l'analyse des consuls proposée par É. Forestier-Peyrat dans le premier article du dossier consacré à la frontière caucasienne dans la région de Kars.

Six études

- 37 É. Forestier-Peyrat part d'un constat : les recherches sur les relations russo-ottomanes n'accordent qu'une place réduite à la dimension frontalière de ces contacts. Et d'une évidence : Caucase, Russie et Empire ottoman partagent une frontière qui ne se résume pas aux enjeux géopolitiques et militaires. L'étude de ce voisinage dans les dernières années des deux empires permet de spatialiser les interactions, en restituant les dynamiques locales d'échanges, à l'occasion par exemple d'événements politiques majeurs comme la révolution russe de 1905. Elle invite aussi à penser le rôle des acteurs régionaux dans la fabrique de relations qui reposent sur un équilibre plus que sur un antagonisme entre pouvoirs impériaux. Elle introduit la question du temps et de la mémoire dans les relations frontalières – question centrale jusque dans les derniers moments des deux empires comme le montre l'occupation ottomane du Caucase occidental en 1918. Une « histoire transnationale et connectée des empires en contact » (Forestier-Peyrat 2015 : 11) se doit également de porter le regard vers les interstices des échanges et des dépendances. Il lui faut identifier des croisements dans chacun des espaces de production du savoir accumulé et transmis au Caucase et en Asie centrale, mais connectés au reste du monde, à Bakou, Moscou, Istanbul, Ankara, Kiev, Berlin et Breslau, autant de villes où Z. Gasimov suit pas à pas la trajectoire d'un linguiste transnational qui se fait aussi, au fil de la biographie, intellectuel polyglotte.
- 38 Ahmed Caferoğlu (1895/9-1975) fait partie de ces figures de la période post-impériale des années 1920, Azéris et Turkestanis, Tatars de Crimée et de Kazan, contraints de rejoindre la Turquie à la suite de la conquête bolchevique du Caucase et de l'Asie centrale. À partir de documents inédits, Z. Gasimov choisit de reconstituer le parcours de cet activiste azerbaïdjanais en exil, linguiste de formation académique allemande et universitaire pionnier de la turcologie des années 1930. Par les matériaux qu'elle met à contribution (correspondances entre collègues, papiers personnels, passeports et cartes de visite), cette approche transnationale d'une histoire intellectuelle multiscalaire offre d'opérer la jonction entre transferts culturels et transferts biographiques. Ce que révèle l'enquête monographique touche aux modalités d'acquisition de savoirs académiques propres à un profil linguistique à la fois exceptionnel et commun à une génération post-impériale, au fil d'une trajectoire russo-soviétique, européenne puis turque. Mais il y a plus : chez Caferoğlu, ne sont jamais dissociés activité intellectuelle, engagement anticomuniste et travail universitaire. En sorte que l'histoire intellectuelle mène au plus près de l'étude des idéologies politiques. À condition qu'elle ne perde pas de vue l'utilité d'une approche spatialisée. Penser la nouvelle Turquie kémaliste, non plus seulement comme rupture ou continuité de la société politique ottomane mais en liaison avec les migrations issues du monde russe, exige de différencier l'imbrication de plusieurs zones de contact (*inter-borderlands, intra-borderland, between-peripheries*).
- 39 Ce qui se joue dans l'intégration universitaire d'un Z. Velidi Togan ou d'un A. Caferoğlu est l'appropriation concurrentielle (par la Turquie kémaliste, par la Russie soviétique) de figures littéraires abordées par une turcologie transnationale en cours de constitution. Pour le montrer, M. Toutant rappelle en quoi le turc chaghatay, langue classique des populations turcophones d'Asie centrale, et la littérature qui lui a donné ses lettres de noblesse font l'objet de revendications opposées en Ouzbékistan soviétique et en Turquie. Le cas de figure posé par le poète 'Alī Shīr Nawā'ī (1441-1501) est révélateur d'une concurrence entre deux logiques de réappropriation. La politique d'indigénisation soviétique conduit à faire du littérateur chaghatay « un poète ouzbek », symbole de l'identité nationale. En Turquie, des motivations nationalistes incitent des savants à aborder le polygraphe timouride comme « un poète turc » et un fer de lance de la turcité. Néanmoins, au-delà des querelles académiques sur la question de la caractérisation ethnique de Nawā'ī et de sa langue, les universitaires turcs restent à la fin des années 1960 tributaires des recherches de leurs homologues soviétiques. Un transfert de connaissances se déploie jusque dans les aspects les plus marqués du sceau de l'idéologie soviétique. Il s'inscrit dans la continuité d'une histoire d'échanges scientifiques qui doit être éclairée par la prise en compte des enjeux géopolitiques d'une histoire impériale moderne et contemporaine.

- 40 O. Bouquet choisit d'en envisager le cadre à partir de la discipline cartographique. Son étude repose sur l'exploitation d'un corpus de seize cartes produites par une société géographique russe active dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Chacune d'elles offre la particularité d'avoir été annotée et partiellement traduite en turc-ottoman, probablement par les services de l'administration militaire ottomane. À partir d'une approche comparée des disciplines cartographiques constituées dans les deux pays, O. Bouquet souligne à quel point la cartographie fut un instrument de politique de domination et un lieu de collaboration scientifique et technique entre Saint-Pétersbourg et Istanbul. Une telle mise en perspective éclaire les représentations géographiques dont les annotations des cartes rendent compte : projection d'un imaginaire ottoman sur l'espace d'un empire voisin, saisie de l'autre et appréhension de soi-même, perceptions ottomano-centrées de l'espace russe et eurasiatique. Mais elle invite à un autre type d'approche proposée dans un dernier temps. Si le domaine de la cartographie fut en effet le lieu de transferts culturels particuliers, les cartes en question sont à analyser comme « matières à transfaire » topographique et toponymique : instruments de mise en forme de codes uniformisés et témoignages de conceptions géographiques ottomanes certes, mais également résultats matériels d'une coproduction impériale.
- 41 La cartographie n'est que l'un des outils d'observation de « l'empire d'en face ». L'espace des confrontations impériales obéit à des logiques imbriquées de politiques d'influence culturelle et religieuse. Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, un dispositif de sociétés savantes encadre ainsi les programmes d'expansion engagés par la Russie Tsariste au Moyen-Orient. E. Astafieva choisit d'aborder deux d'entre elles (la Société impériale orthodoxe de Palestine et l'Institut russe archéologique de Constantinople), afin de reconstituer la formation d'une nouvelle discipline : la palestinologie russe. À la faveur du développement des sciences humaines et sociales, savants et publicistes décroissent et déconfessionnalisent les perceptions forgées par l'orientalisme des XVIII^e-XIX^e siècles. Mais en même temps qu'ils accompagnent les progrès de la byzantinologie et des études orientales, ils deviennent les instruments actifs – pensés comme complémentaires mais de fait concurrentiels – d'une implantation accrue de la Russie en Palestine. E. Astafieva examine de près les activités de plusieurs d'entre eux dans un espace situé près du Saint-Sépulcre, au lendemain de l'acquisition de propriétés foncières à Jérusalem au milieu du XIX^e siècle. Elle montre comment les fouilles archéologiques entreprises dans les années 1880 et la construction de l'église orthodoxe russe Saint-Alexandre Nevsky de Jérusalem marquent l'appropriation par la Russie des principaux symboles du christianisme et la reconfiguration de l'orthodoxie proche-orientale.
- 42 Cette politique orientale de la Russie est pour le sultan un défi à relever. À cette fin, l'administration impériale conçoit sous le règne d'Abdülhamid II (1876-1909) un programme d'action panislamique. Mais elle ne se donne pas les outils intellectuels de ses ambitions. Savants et journalistes ottomans, plus soucieux de décrypter les ressorts de l'expansion européenne que de découvrir les immensités de l'empire voisin, tardent à se pencher sur les particularités, y compris turcologiques, de la Russie tsariste, ainsi que le rappelle Ö. Türesay dans l'étude qu'il consacre à Celâl Nuri. Les *Souvenirs du Nord (Şimâl Hâtıraları)* parus en 1912 sous la plume de ce journaliste polygraphe constituent l'une des rares relations de voyage publiées sur la Russie tsariste des dernières années. Encore l'auteur n'en a-t-il observé les espaces qu'au prisme des valeurs d'un intellectuel de son temps. C'est précisément ce qui fait l'intérêt du texte étudié : Celâl Nuri y décrit ce qu'il perçoit des déficiences d'un modèle autocratique, mais qu'il rapporte aux particularités de la société dont il est issu. Son intérêt pour les musulmans de l'Empire le conduit à caractériser les populations tatares exilées dans l'espace ottoman autant qu'à évoquer les « Turcs du Nord » au sein des deux empires. Car les cadres conceptuels et les figures sociologiques de l'analyse renvoient aux réflexions alors menées sur les composantes de l'identité ottomane, en écho aux vigoureux débats qui opposent ottomanistes et turquistes. Une fois de plus, le récit de voyage apparaît comme un genre littéraire particulièrement fécond pour qui veut s'interroger sur les cadres d'observation de connexions tant spatiales que temporelles et envisager les modalités de mises en forme de soi et de l'autre. Rapportée à l'étude des correspondances et autres documents privés examinés

dans le présent dossier, leur analyse s'emploie à reconstituer les processus de construction identitaire et penser des expériences historiques croisées, sinon communes.

Bibliography

- Aksakal, Hasan ; Gasimov, Zaur (2015). "Not Quite In, But Via Europe. Reading Lenin in Turkey", *Zeitschrift für Globalgeschichte und vergleichende Gesellschaftsforschung* 25 (2), pp. 45-58.
- Archives du Premier Ministre, Istanbul (BOA) : Y.MTV ; DH.MKT
- Aykut, Altan (2006). "Türkiye'de Rus Dili ve Edebiyatı Çalışmaları. Rus Edebiyatından Çeviriler (1887-1940) ve Rusça Öğrenimi (1883-2006)", *Ankara Üniversitesi Dil ve Tarih-Coğrafya Fakültesi Dergisi* 46/2, pp. 1-27.
- Aymes, Marc (2015a). "Qu'est-ce que le transfaire ?", *Matières à transfaire* [Carnet de recherche en ligne]. URL : <http://transfaire.hypotheses.org/473>
- Aymes, Marc (2015b). "Présentation de la journée d'études", *Transfaires impériaux : Russie, Turquie*, CESSMA, 15 avril 2015.
- Aymes, Marc (2014). *A Provincial History of the Ottoman Empire. Cyprus and the Eastern Mediterranean in the Nineteenth Century*, Londres-New York, Routledge.
- Aymes, Marc (2012). Séminaire Transfaire, EHESS/IFEA, 28 novembre 2012.
- Badem, Candan (2010). *Çarlık Rusyası Yönetiminde Kars Vilayeti*, Istanbul, Birzamanlar Yayınevi.
- Berberian, Hourii (2012). "Connected Revolutions: Armenians and the Russian, Ottoman, and Iranian Revolutions in the Early Twentieth Century", in Georgeon, François (ed.), *L'ivresse de la liberté. La révolution de 1908 dans l'Empire ottoman*, Louvain, Peeters, pp. 487-510.
- Birdal, Murad (2010). *The Political Economy of Ottoman Public Debt: Insolvency and European Financial Control in the Late Nineteenth Century*, Londres-New York, I. B. Tauris.
- Bobroff, Robert E. (2006). *Roads to Glory. Late Imperial Russia and the Turkish Straits*, Londres-New York, I. B. Tauris.
- Boucheron, Patrick (2009). "Introduction. Les boucles du monde : contours du XV^e siècle", in P. Boucheron (éd.), *Histoire du monde au XV^e siècle*, Paris, Fayard, pp. 9-30.
- Bouquet, Olivier (2015). "Is it Time to Stop Speaking About Ottoman Modernisation ?", in Aymes, Marc ; Massicard, Élie ; Gourisse, Benjamin (eds.), *Order and Compromise : Patterns of Government and Administration in Turkey and the Ottoman Empire*, Leiden, Brill, pp. 45-67.
- Braudel, Fernand (1980). "L'Empire turc est-il une économie monde ?", *Mémorial Ömer Lütfi Barkan*, Paris, Maisonneuve, pp. 39-50.
- Clark, Katerina (2013). "European and Russian Cultural Interactions with Turkey, 1910-1930s", *Comparative Studies of South Asia, Africa and the Middle East* 33/2, pp. 201-213.
- Conermann, Stephan ; Kemper, Michael (eds.) (2011). *The Heritage of Soviet Oriental Studies*, Londres, Routledge.
- Criss, Nur Bilge (2014). "Istanbul: Die russischen Flüchtlinge am Bosphorus", in Schlögel, Karl (ed.), *Der Große Exodus. Die russische Emigration und ihre Zentren 1917 bis 1941*, München, Beck, pp 42-63.
- Çaykara, Emine; İnalçık, Halil (2005). *Tarihçilerin Kutbu. Halil İnalçık Kitabı*, Istanbul, Türkiye İş Bankası.
- Descimon, Robert ; Haddad, Élie (éd.) (2010). *Épreuves de noblesse*, Paris, Les Belles Lettres.
- Devlet, Nadir (1985). *Rusya Türklerinin Millî Mücadele Tarihi (1905-1917)*, Ankara, TTK.
- Dmitrieva, Katia ; Espagne, Michel (dir.) (1996). *Philologiques IV. Transferts triangulaires France-Allemagne-Russie*, Paris, MSH.
- Faroqhi, Surayya (2004). *The Ottoman Empire and the World Around It*, Londres-New York, I. B. Tauris.
- Figes, Orlando (2003). *Natasha's Dance. A Cultural History of Russia*, Londres, Penguin Books.
- Finnin, Rory, (2014). "Captive Turks: Crimean Tatars in Pan-Turkist Literature", *Middle Eastern Studies* 50 (2), pp. 291-308.
- Forestier-Peyrat, Étienne (2015). "Retrouver le Caucase. Histoire d'une diplomatie frontalière (1905-1938)", thèse d'histoire soutenue à Sciences-Po Paris le 17 décembre 2015.

- Frye, Richard N. (1972). "Oriental Studies in Russia", *Russia and Asia. Essays on the Influence of Russia on the Asian Peoples*, Wayne S. Vucinich, Hoover Institut Press, Stanford University.
- Galichian, Rouben (2014). *Historic Maps of Armenia : the Cartographic Heritage*, Londres, I.B. Tauris.
- Galichian, Rouben (2012). *Clash of Histories in the South Caucasus. Redrawing the Map of Azerbaïdjan, Armenia and Iran*, Londres, Bennet & Bloom.
- Galichian, Rouben (2013). "A Brief History of the Maps of Armenia" *Journal of Armenian Studies* 1 (1), pp. 83-107.
- Gasimov, Zaur (2015). "Becoming Azerbaijani through Language: On the Impact of Cəlil Məmmədquluzadə's *Anamın Kitabı*", in Özdalga, Elisabeth; Kuzmanovic, Daniella (eds.), *Novel and Nation in the Muslim World*, Londres, Palgrave Macmillan, pp. 49-64.
- Gawrych, George (2013). *The Young Atatürk : From Ottoman Soldier to Statesman of Turkey*, Londres-New York, I. B. Tauris.
- Girgin, Kemal (1992). *Osmanlı ve Cumhuriyet Dönemleri Hariciye Tarihimiz (Teşkilât ve Protokol)*, Ankara, TTK.
- Godet, Martine (dir.) (1995). *De Russie et d'ailleurs. Feux croisés sur l'histoire. Pour Marc Ferro*, Paris, Institut d'études slaves.
- Hacıoğlu, Nerdun (2015). *Hürriyet*, 24 septembre 2015, p. 16.
- Hewsen, Robert H. (2001). *Armenia. A Historical Atlas*, Chicago-Londres, University of Chicago Press.
- Kapıcı, Özhan (2014). "18. Yüzyıldan 19. Yüzyıla Rus Hariciyesinde Turkolojiya, Osmanistika & Oryantalistika", *Toplumsal Tarih* 247, pp. 74-85.
- Kapıcı, Özhan ; Köremezli, İbrahim (2012). "Osmanlı Askerî Tarihçiliğinin Eksik Aynası : Rusya Federasyonu Arşivleri", in Sayın, Cevat ; Yıldız, Gültekin (eds.), *Osmanlı Askerî Tarihini Araştırmak : Yeni Kaynaklar & Yeni Yaklaşımlar*, İstanbul, Tarih Vakfı, pp. 130-155.
- Kasaba, Reşat (2010). *A Moveable Empire: Ottoman Nomads, Migrants, and Refugees*, Seattle, University of Washington Press.
- Khalid, Adeeb (2011). "Central Asia between the Ottoman and the Soviet Worlds", *Kritika* 12 (2), p. 451-476.
- Kirillina, Svetlana (1999). "Russian Historiographical Tradition in Oriental Studies: The Arab Periphery of the Ottoman Empire", *Electronic Journal of Oriental Studies* 2 (1), pp. 1-13.
- Köremezli, İbrahim (2014). "Shpion vs. Casus: Ottoman and Russian Intelligence in the Balkans during the Crimean War (1853-56)", *Middle Eastern Studies* 50 (2), pp. 192-207.
- Landau, Jacob (1994). "Some Studies in Russian in the Ottoman Empire", *Middle Eastern Studies* 30 (3), pp. 683-686.
- Lieven, Dominic (1999). "Dilemmas of Empire 1850-1918. Power, Territory, Identity", *Journal of Contemporary History* 34 (2), pp. 163-200.
- Mac Farquhar, Neil (2015). "Putins opens new mosque in Moscow amid lingering intolerance", *New York Times*, 23 septembre 2015. URL : <http://nyti.ms/1OR2TNJ>.
- Mahçupyan, Etyen (2015). "The Difference between Erdoğan and Putin", *Daily Sabah*, 3-4 janvier 2015, p. 9.
- Maurel, Chloé (2009). "La World/Global History : questions et débats", *Vingtième Siècle* 104, pp. 153-166.
- Mehmed Galib (1910). "Tarihten Bir Sahife : Âlî ve Fuad Paşaların Vasiyetnameleri", *Tarih-i Osmani Encümeni Mecmuası* 1/2, pp. 70-84.
- Meyer, Mikhail ; Zhukov, Kostantin (2014). "The Present State of Ottoman Studies in Saint Petersburg and Moscow", *Turkish Historical Review* 5 (1), pp. 115-127.
- Montefiore, Simon Sebag (2007). *Young Stalin*, New York, Alfred A. Knopf.
- Morkva, Valeriy (2010). "Russia's Policy of Rapprochement with the Ottoman Empire in the Era of the French Revolutionary and Napoleonic Wars, 1792-1806", Unpublished Ph.D, Bilkent Üniversitesi, Ankara.
- XIII. *Türk Tarih Kongresi. Ankara, 4-8 Ekim 1999. Kongreye Sunulan Bildiriler* (2002), vol. 1, Ankara, TTK.
- Ortaylı, İlber (2009). "Rus Arşivleri ve Osmanlı Tarihi", *Tarih Yazıcılık Üzerine*, Ankara.

Ortaylı, İlber ; Uysal, Nilgün (2006). *Zaman kaybolmaz. İlber Ortaylı Kitabı*, İstanbul, Türkiye İş Bankası.

Osmanlı Belgelerinde Kırm (2013). İstanbul, Devlet Arşivleri Genel Müdürlüğü.

Osmanlı Belgelerinde Kazan (2005). İstanbul, Devlet Arşivleri Genel Müdürlüğü.

Planhol (de), Xavier (1968). *Les fondements géographiques de l'histoire de l'Islam*, Paris, Flammarion.

Reynolds, Michael (2011). *Shattering Empires. The Clash and Collapse of the Ottomans and Russian Empires 1908-1918*, Cambridge, Cambridge University Press.

Rothman, E. Natalie (2012). *Brokering Empire: Trans-Imperial Subjects between Venice and Istanbul*, Ithaca, Cornell University Press.

Salih Münir Pacha (1918). *La Politique orientale de la Russie*, Lausanne (rééd. İstanbul, Isis, 2000).

Schimmelpenninck van der Oye, David (2010). *Russian Orientalism. Asia in the Russian Mind from Peter the Great to the Emigration*, New Haven, Yale University Press.

Sibgatullina, Alfina (2014), *İki İmparatorluk Arasında. Rusyalı Müslüman Türkler*, İstanbul, Doğu Kütüphanesi.

Taki, Viktor (2011). "Orientalism on the Margins. The Ottoman Empire under Russian Eyes", *Kritika* 12 (2), pp. 321-351.

Temel, Mehmet (2004). *XIX. ve XX. Yüzyılda Osmanlı-Latin Amerika İlişkileri*, İstanbul, Nehir.

TRANSFAIRE (2012). "Matières à transfaire. Espaces-temps d'une globalisation (post-ottomane)", projet de recherches soumis à l'Agence nationale de la recherche, programme "Métamorphoses des sociétés", édition 2012. URL : http://www.agence-nationale-recherche.fr/projet-anr/?tx_lwmsuiuibilan_pi2%5BCODE%5D=ANR-12-GLOB-0003

TRANSFAIRE (2014). "Le monde turco-ottoman dans la globalisation scientifique et technique (19^e-20^e siècles) : le transfaire à l'épreuve de l'histoire globale", Séminaire Transfaire, EHESS/IFEA, 26 novembre 2014.

Üre, Pınar (2014). "Byzantine Heritage, Archaeology, and Politics between Russia and the Ottoman Empire: Russian Archaeological Institute in Constantinople (1894-1914)", Thèse de doctorat, Londres School of Economics and Political Science.

Veinstein, Gilles (2006). "Les ambiguïtés de l'alliance franco-ottomane", in Arkoun, Mohammed (éd.), *Histoire de l'Islam et des musulmans en France du Moyen Âge à nos jours*, Paris, Albin Michel, pp. 318-353.

Vovchenko, Denis (2013). "Creating Arab Nationalism? Russia and Greece in Ottoman Syria and Palestine (1840-1909)", *Middle Eastern Studies* 49 (6), pp. 901-918.

Werner, Michael ; Zimmermann, Bénédicte (2003). "Penser l'histoire croisée : entre empirie et réflexivité", *Annales. Histoire, Sciences Sociales* 58 (1), pp. 7-36.

Yener, Emir (2013). "Osmanlı Denizcilik Tarihinde Rus Arşivlerinin Yeri", in Kahraman Şakul (éd.), *Yeni bir Askeri Tarih Özlemi Savaş, Teknoloji ve Deneysel Çalışmalar*, Tarih Vakfı, pp. 169-181.

Zarinebaf, Fariba (2011). "Models: A View from the Ottoman Margins", *Kritika* 12 (2), pp. 489-499.

Notes

1 Je remercie vivement celles et ceux qui, par leurs remarques, suggestions, aide bibliographique et relectures, m'ont aidé à concevoir et rédiger la présente étude : Elena Astafieva, Marc Aymes, Sophie Coeuré, Étienne Forestier-Peyrat, Zaur Gasimov et Özhan Kapıcı.

2 Je remercie Elena Astafieva pour ses éclairages terminologiques.

3 <http://monderusse.revues.org/4242>.

4 Centre d'études turques, ottomanes, balkaniques et centrasiatiques.

5 XIII. *Türk Tarih Kongresi. Ankara, 4-8 Ekim 1999. Kongreye Sunulan Bildiriler* (2002), vol. 1, Ankara, TTK.

6 Parmi les enseignants, Ahmet Hamdi, auteur d'un guide de conversation en 1894 (*Rehber-i mükaleme-i lisan-i rusi*, İstanbul, Artin Asaduryan ; BOA, Y.MTV 113/84) et Ahmed Sedad, traducteur d'une grammaire russe abrégée en 1892 et auteur d'un dictionnaire russo-turc en 1909 (Aykut 2006 : 20).

7 BOA, DH.MKT 887/38 (7 C 1322) ; DH.MKT 1610/120 (25 B 1306).

8 Il est difficile de déterminer le nombre des réfugiés venus de Russie pour cette période. Selon Nur Bilge Criss, 34 000 Russes vivaient encore à Istanbul en 1921 (1994 : 54).

9 Voir par exemple *Osmanlı Belgelerinde Kazan* (2005) Istanbul, Devlet Arşivleri Genel Müdürlüğü ; *Osmanlı Belgelerinde Kırım Hanlığı* (2013) Istanbul, Devlet Arşivleri Genel Müdürlüğü.

10 <https://tez.yok.gov.tr/UlusalTezMerkezi/tezSorguSonucYeni.jsp> (consulté le 4 novembre 2015).

11 On trouvera un inventaire précis des collections d'archives militaires et des institutions qui les abritent ainsi qu'une présentation des imprimés en ottoman disponibles dans les bibliothèques universitaires russes dans Kapıcı ; Köremezli 2012. Pour ce qui est des archives navales, voir Yener 2013.

12 L'opération fut déjà essayée en 2009 à l'occasion d'un séminaire conçu à l'EHESS sur le mode d'interventions à deux voix autour de thématiques entrelacées (le tsar et le sultan ; le noble et le *kul* ; deuxième et troisième Rome ; *millet* et *soslovie*...) (J. Cadiot, O. Bouquet, « Ottomans et Russes, XIXe-XXe siècles : <http://enseignements-2009.ehess.fr/2009/ue/966/>)

13 Dans un cas comme dans l'autre, on s'inspirera de la lecture de Descimon et Haddad 2010.

14 Mehmed Galib 1910 : 79. Traduit de l'ottoman par l'auteur.

15 En comparaison, elle en compte onze en Grèce, neuf en Allemagne, sept en Roumanie, deux en Iran, et une à trois dans les neuf autres pays de son réseau (Girgin 1992 : 47).

16 Marc Aymes, 15 avril 2015.

17 Entretien avec l'auteur, 11 novembre 2015.

18 <http://en.wikipedia.org/wiki/İlber-Ortaylı> et http://en.wikipedia.org/wiki/Halil_İnalçik (pages consultées le 18 mai 2016).

References

Electronic reference

Olivier Bouquet, « De Turquie, de Russie et d'ailleurs », *European Journal of Turkish Studies* [Online], 22 | 2016, Online since , Connection on 11 July 2016. URL : <http://ejts.revues.org/5349>

About the author

Olivier Bouquet

Professeur d'histoire moderne et contemporaine à l'Université Paris 7 – Paris Diderot. Chercheur au CESSMA (Centre d'études en sciences sociales sur les mondes africains, américains et asiatiques – Paris 7) olivier.bouquet@gmail.com

Copyright

© Some rights reserved / Creative Commons license
